L'Homme Noir.

XVII

Mais si l'homme de politique ou le *politicien* peu ou point scrupuleux en fait de moyens, fut un triste chef ou un fort mauvais guide pour l'homme noir brusquement affranchi et livré à lui-même pour ne pas dire aux autres, et si le *preacher*, prêcheur ou ministre, comme professeur de morale et de religion, a été généralement au-dessous de sa tâche et bien inférieur à la mission que comportait ou qu'exigeait son titre, qu'a donc été et qu'est donc encore, depuis que l'*école* est ouverte aux enfants des affranchis, celui que nous pourrions bien appeler le premier facteur de morale, de sociabilité et de civilisation, mais qu'on nomme simplement en français *maître d'école* et en anglais *school-master*!

Car c'est là certainement une très importante question,—une question qu'il n'est permis à aucun moraliste de négliger ou de passer sous silence, comme secondaire.

Mais quand on parle d'*école* et conséquemment d'*éducation* c'est-à-dire de civilisation, l'on s'adresse nécessairement à tout le monde, et nous ne connaissons aucune race qui puisse dire avec raison que la question ne l'intéresse pas. Nul homme quel qu'il soit n'est au dessus de ce qui fait l'homme, et s'il établissait sa supériorité sur l'ignorance des autres seulement, cette supériorité ne serait pas bien incontestable et de longue durée. Et nous devons tous nous dire, au pays d'une seule race comme aux pays de plusieurs races, aussi bien au nom de l'intérêt général qu'au nom de la justice, car personne au monde ne peut échapper au mistérieux principe de la solidarité et à la loi des rapports humains, que la civilisation, la paix et l'ordre des sociétés sont en rapport direct avec la responsabilité, la moralité et l'éducation de tous les membres et de tous les éléments qui composent ces sociétés. Et nous ne croyons pas, comme on l'a cru à Sparte, à la nécessité des Ilotes ivres affirmant la sobriété de partistes de Lucurgue. Le vice monte aussi bien qu'il descend.

Au reste, nous ne sommes plus à Sparte, et le siècle qui va finir demain est le XIXème de l'ère chétienne.

XVIII

Certes, l'on ne peut pas reprocher à l'homme blanc, à celui que l'âge et la civilisation avaient fait majeur, d'avoir méconnu la justice, ses devoirs et ses intérêts en ne continuant pas, dans la mesure du temps et du possible, ce que la révolution avait commencé. Et comme l'homme noir était libre désormais, irrévocablement libre dans sa vie et ses moyens, on dut lui donner et on lui donna l'*école*. C'était juste et c'était raisonnable. L'ignorant quel qu'il soit sera toujours plus ou moins irresponsable, et il y aura toujours de l'esclavage dans l'ignorance. Chez les Latins, le mot *liber* signifiait à la fois *livre* et *libre*. Encore faut-il que le livre soit bon, c'est-à-dire qu'il enseigne aussi la science de la *morale* et des *devoirs*.

Car c'est ici, selon le terme de l'école elle même et du professeur, qu'il importe de *distinguer* ou de ne point confondre.

Si l'*école* comme on le croit trop volontiers partout, n'était que le livre, la science comme on l'entend ordinairement, la lecture, l'écriture, les chiffres, etc., c'est-à-dire *l'instruction* plus ou moins complète avec un maître plus ou moins savant, nous ne savons pas trop si cette école du savant serait une véritable école et pourrait se vanter de faire des hommes véritables. On pourrait peut-être en sortir instruit, avec des connaissances variées et nécessaires, prêt à entrer dans la vie et dans le travail, supérieur en un sens à ceux qui sont ignorants; mais si vous ne possédiez que cela, méritant à peu près le nom d'homme instruit, n'ayant du reste rien appris de ce qui touche à la morale et aux devoirs dont l'enseignement commence dans la famille, se continue dans l'école et s'affirme dans la vie, il y aurait certainement en vous un homme absolument incomplet comme facteur moral et social. On dirait sans doute que vous avez de l'*instruction*, puisque vous savez peut-être l'algebre, un peu de chimie et même la physique; mais on ne pourrait pas en conclure que votre *éducation* a été *bonne*.

XIX

L'*instruction* et l'*éducation*, bien que devant être intimes et se compléter l'une par l'autre, ne sont pourtant point synonymes.

N'est-ce pas même par le fait qu'on les confond et par une dangereuse logomachie que peut s'expliquer la singulière anomalie des hommes les plus instruits et les moins bons, comme aussi des siècles les plus savants et les moins moraux peut-être?

Mais gardons-nous toujours, quelle que soit notre race, quelle que soit notre langue ou quel que soit notre pays, de sacrifier l'éducation à l'instruction; et si l'homme, selon le sens du mot latin, doit trouver la *liberté* dans le livre, il faut qu'il y trouve aussi la moralité.

Nos pères, de vieilles bêtes pour beaucoup de jeunes, faisaient autrefois lire aux enfants de l'école un livre très naïf, très simple, sans prétention littéraire, mais fort sain. Nous croyons même que c'est dans la *Morale en action* que les enfants apprenaient à lire. Cela, du reste et comme de juste, n'empêchait aucunement le maître d'enseigner la grammaire et la langue à ses écoliers, et s'il lui arrivait parfois de tirer quelque peu l'oreille aux polissons, au lieu de leur dire qu'ils deviendraient des ministres comme Sugar, cela faisait partie de l'éducation nécessaire, et les oreilles, en ces temps du maître respecté, n'étaient pas plus longues qu'aujourd'hui.

Mais la *Morale en action* est devenue une vieillerie dont les hommes de quarante ans n'ont pas même connaissance, et comme un vieillard de quatre-vingt-dix ans, l'autre jour, nous rappelait les *Quatrains moraux* du sieur de Pibrac, nous l'avons regardé avec vénération.

Après tout, de quels temps et de quel pays parlons-nous, et cela, *by Jove!* peut-il avoir quelque chose de commun avec notre siècle de merveilleux progrès et l'Amérique d'une civilisation supérieure et nouvelle? Cela pouvait bien être valoir quelque chose dans le passé alors que les mots *leçons* et *devoirs* avaient le caractère d'un respect et d'une obéissance, lorsque l'enfant de dix ans, point encore émancipé à huit ans, ne possédait pas le précieux et glorieux droit de dire: Je suis libre!

Mais aujourd'hui, et aux Etats-Unis?

XX

En vérité, qui donc n'est pas libre à cette heure, et à quel âge ne l'est-on pas?

Car c'est là partout le grand principe ou le dogme de l'*éducation* moderne.

Il n'est donc pas étonnant—pour rentrer dans notre sujet—que l'homme noir, dans le père ignorant, dans l'enfant mal élevé et dans le maître d'école au moins aussi insuffisant que le *preacher* lui-même, se fasse de l'*école* et de l'enseignement l'idée la plus fausse ou la plus contraire à la raison qu'il soit possible de se faire.

Il y a vu dans l'illusion la plus étrange et la plus dangereuse, le savoir, le pouvoir et le commandement; et c'est par là surtout qu'il a cru et pu croire que le préjugé serait facilement vaincu. Car si le savoir peut élever véritablement les hommes, on est volontiers tenté de croire qu'avec un peu de ce savoir on égalise aisément les conditions sociales, et l'on oublie trop souvent que la fortune, dans nos sociétés modernes, est une supériorité qui permet rarement qu'on l'égalise et qui prend même vis-à vis de la morale un air de dédain ou d'indifférence auquel le peuple s'habitue.

Mais l'ignorance, l'inexpérience et la folle ambition ne sont pas tenues à savoir ces choses, et ce n'est pas seulement l'homme noir qu'elles trompent et qu'elles égarent. Pourtant, l'homme noir devait y être trompé plus fatalement qu'un autre. Exploité par le *politicien*, mal conseillé par le *preacher*, il devait trouver jusque dans l'école elle-même et dans le *maître d'école* de l'insuffisance presque le contraire de ce que l'école et le maître doivent donner.

Est-ce à dire que nous voulions condamner l'école et celui qui y enseigne?

En aucune façon. Dieu nous en garde! Nous ne prendrons jamais de semblables conclusions, et si nous jetions des pierres sacrilèges à l'école où nous avons appris à lire et où nous avons été châtié quand nous le méritions, nous nous retirerions à tout jamais le droit de nous servir de la plume et d'émettre une opinion ou un conseil.

Mais il y a école et école, comme il y a maître et maître.

XXI

Une des principales erreurs, non pas précisément de l'école elle-même, mais de ceux qui y vont et de ceux qui y envoient leurs enfants, est de croire que cette école, en procurant une certaine instruction et un savoir très relatifs, va vous ouvrir et doit vous ouvrir, indépendamment de toute autre chose négligée ou méconnue, toutes les issues politiques et sociales qui sourient à votre imagination et qui plaisent à votre orgueil. L'ambition dans la mesure du juste n'est point un crime, et il ne faut condamner dans personne le désir légitime d'élévation.

Mais il ne faudrait pourtant pas se tromper soi-même, et si ce pays est admirable en ressources de toute nature, favorable à bien des audaces, il ne peut plus même aujourd'hui, comme Oncle Sam le pouvait hier, donner une ferme à chacun de ses enfants. En d'autres termes, si la politique peut nous donner des droits, bien illusoires souvent, elle ne peut guère procurer à tous ceux qui savent lire, écrire et peut-être faire autre chose une fonction publique qui permette d'être un homme improductif. Le fonctionnarisme actuel, sans doute, compte des milliers et des milliers d'individus, et c'est bon d'être fonctionnaire ou officier public, surtout quand on appartient à la famille des gros; mais il n'y a pas de fonctions publiques et salariées pour tous.

Quoi qu'il en soit, et ce n'est pas là le côté le moins étrange de ce grand pays, peut-être même d'autres pays où la démagogie coule pardessus les bords, la politique est devenue de nos temps une profession qui a des millions de serviteurs zélés, sinon désintéressés. On s'est fait politicien comme on s'est fait mécanicien, charpentier ou maçon, moins honorablement peut-être; mais si *ça paie*, c'est bien, et les honneurs pleuvent quelquefois pour les plus habiles. Les avocats sont tout naturellement grands commandeurs dans l'ordre des politiciens.

Et l'homme noir, lui aussi, imitateur par plus d'un côté, élevé par l'école au savoir insuffisant et aux principes faux, a certainement compté sur un politicianisme dont il n'a pu être que la dupe ou la victime, tombant du reste bien bas dans cet ordre de choses peu glorifiantes. Est-il même encore un pion sur l'échiquier politique?

XXII

Il faut bien dire que l'école, qui ne lui a pas enseigné grand'chose, lui a presque toujours faussé l'esprit.

Ce que nous disons ici, bien entendu, ne s'adresse point aux institutions particulières et aux écoles de choix. Nous ne l'adressons pas, non plus, aux écoles de la Nouvelle Orléans, où le maître, nous dit-on, n'est ni insuffisant ni inférieur. Et quand nous parlons de l'homme noir, contre lequel nous n'avons ni haine ni violence de préjugé, c'est de l'affranchi et des fils de l'affranchi que nous parlons, dans leur intérêt certainement et comme moraliste. Pour ceux qu'on nomme ordinairement hommes de couleur ou gens de couleur, qui ont parfois la peau aussi blanche que la nôtre, qui ont occupé tous les titres et tous les droits par la famille, par la morale et par l'honneur, nous voulant assurément bien, pour ceux là, disons-nous, nous ne pouvons avoir que du respect et de l'amitié, et leur amitié ne saurait que nous honorer. Ceux là, du reste, parmi lesquels on trouve des hommes de grand cœur et de haute distinction, ne doivent gêner personne pour la solution des problèmes d'ordre, de moralité et de paix qui agitent notre société politique et notre milieu social; nous plaindrions seulement ceux qui ne les estimeraient pas comme ils le méritent et qui peut-être—tant la politique et la démagogie sont étranges!—ne craignent pas toujours, en temps électoraux, de passer leurs mains bien blanches dans la laine bien noire des citoyens d'une autre race.

C'est donc de l'*homme noir* que nous parlons, puisqu'il existe, et que nous le voyons travailler, agir et vivre autour de nous, produisant, ainsi que vous le savez, et affirmant ainsi son droit à la vie. Car nul ne peut nier le droit à qui remplit le devoir.

Et c'est de l'*école* qui lui a été donnée dans les campagnes de la Louisiane qu'il a été question dans les paragraphes précédents,—de l'école que nous ne condamnons pas en principe, répétons-nous, et que personne ne peut condamner, mais à laquelle doit pourtant manquer quelque chose.

XXIII

Le fait est qu'on n'y enseigne généralement pas grand'chose, et que le maître, soit insuffisance de savoir, soit indifférence pour le sort de ceux qui sont ses écoliers de quelques jours, fait bien rarement des sujets remarquables.

Ayant le savoir voulu, a-t-il aussi l'amour de la profession? Puis, pour être juste en tout et pour tous, sa tâche, s'il la comprend, n'est-elle pas ordinairement de la plus grande difficulté? S'il est des choses qu'il doit enseigner aux enfants qui les ignorent, il en est d'autres qu'il faudrait faire oublier aux enfants et qu'il n'est pas bon de savoir. Car il y a eu un maître d'école avant lui, souvent mauvais, et il a été précédé dans l'œuvre de l'éducation. L'enfant, avant d'aller à lui, a déjà entendu, vu et appris. Il sait ce qu'il devrait ignorer. La maison a été la première école, et cette maison a trop communément la famille douteuse, à peine ébauchée et sans bon moral solide. Est-ce que l'état civil y existe, avec sa garantie et sa nécessité; et le ministre baptiste, peut-être plus soucieux du baptême en plein Mississippi que de toute autre cérémonie religieuse, ne passe point un peu trop légèrement sur les choses du mariage?

Vous voyez ainsi que la tâche du maître d'école en admettant qu'il en ait le sentiment et la conscience, n'est pas bien facile, et si le dit maître payé pour remplir un simple programme d'instruction très élémentaire, se borne à enseigner à ses écoliers de passage la moitié ou le tiers de ce qu'il sait, leur disant peut-être de ne pas se battre entre eux ou de ne point franchir la barrière des fruits défendus, il est rigoureusement correct. Cesserait-il de l'être quand, plus ardent à la politique qu'au devoir professionnel, il fréquente les clubs, fait des discours et devient meneur et candidat?

Assurément, comme tout autre, il a ses droits d'homme et de citoyen, et nul ne doit s'opposer à ce qu'il en jouisse convenablement; mais un prêcheur sortant de son temple et un maître de son école pour organiser des clubs, y pérorer à tort et à travers, parler un langage dans lequel il y a plus de licence que de dignité, parfois même se faire payer comme courriers ou agents d'élection, n'honorent certainement ni leur titre, ni leur caractère, ni leur race. S'ils savaient pourtant comme l'homme digne est fort.

XXIV.

Après toutes les réflexions qui précèdent et que nous ne croyons inutiles pour personne, on doit naturellement se demander quel est l'état moral de la génération noire actuelle, de celle qui a été au club du *politicien*, au temple du *preacher* et à l'école du *maître* insuffisant et imparfait. Et le progrès, comme sociabilité et comme élévation dans l'homme, a-t-il été ce qu'il aurait dû être?

Car ceux de la génération de l'esclavage sont morts pour la plupart, et parmi ceux qui restent il en est plus d'un qui travaille encore pour ses enfants qui ne font pas toujours grand'chose. En effet, travailler un peu par ci par là, se déplacer dans la liberté du célibat, jouer quelque peu, boire trop volontiers, faire de la politique au rabais, etc., tout cela n'est vraiment pas grand'chose, de bon surtout.

Nous ne parlerons pas de ce qui vaut moins encore, ne voulant point faire retomber les méfaits de certains individus sur une race, et nous maintenons notre dire sur une race que nous ne croyons pas mauvaise, qui n'est pas mauvaise et insociable, à laquelle la vérité et la justice sont dues, qui doit être chrétiennement traitée et soumise comme toute autre à la morale des devoirs, que la race blanche, de par son élévation et sa civilisation, comme aussi au nom de son intérêt, doit tenir à honneur de relever et à conscience d'élever, mais qui, ne cessons pas de le redire, a été livrée à un mauvais régime, exposée à toutes les fièvres et à toutes les bêtes de la politique, abandonnée à la libre école de l'ignorance où la moralité ne fait pas loi

—Mais que faire? direz vous.

Non pas absolument le contraire de ce qu'on a fait, mais mieux, c'est-à-dire agir ou opérer dans l'ordre moral.

Quant à l'*homme noir*, assuré du respect en étant respectable, qu'il s'aide, qu'il fasse des efforts, qu'il s'affirme autrement et mieux, qu'il prouve victorieusement qu'il n'y a ni crime ni honte à être noir!

Comment?

Nous tâcherons de le dire en un dernier article.

J. GENTIL.

SONNETS DES DUNES.

L'ANNIVERSAIRE.

Le vent soufflait, la mer, rude et suant l'écume,
Avec rage mordait le flanc des bords sableux,
Et couvrait de sa bave à côté, dans la brume,
La hutte du pêcheur saillant sur les cieux bleus.

La "Vieille", ce matin, plus tôt que de coutume,
Sort—Dans la nuit, les pleurs avaient rougi ses [yeux.—
Anxieuse, elle va vers l'Océan qui fume,
Sondant d'un regard dur la limite des cieux.

Rien, rien, pas une barque et pas même une [épave!....
Soudain, à l'horizon, glisse, comme une lave,
Un point noir—"Une voile!.... Oh! le Ciel est [pour nous!...."

Mais un éclair jaillit du point noir et la Mère,
Déçue et s'affaissant sur le sable, à genoux,
Sanglotte en se signant: "...juste un an que l'es [père!"

Westhampton Beach, septembre, 1896.

MAURICE LECOMTE.

CONNAISSANCES UTILES.

La fragilité des verres de lampes à pétrole.—Rien ne se brise comme les verres à pétrole dont l'usage est, à l'heure actuelle si répandu. Cela fait le désespoir des ménagères. M. Chiappe, chimiste distingué, nous en indique la cause, ce qui est déjà quelque chose, mais non pas le remède ce qui est est un grand tort. D'après ce spécialiste, il se dépose sur les renflements des verres de lampes à pétrole une couche pulvérulente de sulfate de soude que l'analyse met en évidence. Pourquoi ce sulfate de soude? C'est que le pétrole se raffine par un traitement alterné d'acide sulfurique et de soude.

Il reste dans le liquide, en dépit des lavages, de l'acide sulfureux, lequel, lors de la combustion se réoxyde en acide sulfurique, attaque le verre et forme le néfaste sulfate de soude. Telle est l'explication insuffisamment consolatrice de la rupture bruyante du verre de lampe dont on espérait, suivant la formule, de bons et loyaux services.

Production comparée du vin et de la bière.

La récolte totale du vin dans tout l'univers s'élève à environ 130 millions d'hectolitres.

Le chiffre de production générale de la bière, d'après la statistique établie par J.-P. Roux est supérieure de 50 millions au chiffre de la production vinicole et atteint 180 millions d'hectolitres.

Les principaux consommateurs de toute cette bière sont en tête l'Allemagne et l'Angleterre, l'une pour 48 millions, l'autre pour 47 millions d'hectolitres.

Puis viennent les Etats-Unis, 37 millions. L'Autriche-Hongrie figure pour 14 millions, la France pour 10 millions.

La Belgique à elle seule consomme autant de bière que les 40 millions de Français 10 millions d'hectolitres.

LES NOMS FRANÇAIS

—DANS—

L'ARMÉE ALLEMANDE.

La démission du ministre de la guerre allemand—au nom si français—le général Bronsart, a ramené l'attention sur les descendants des Français qui peuplent le corps des officiers allemands.

On sait qu'ils n'ont conservé de la patrie de leurs pères que leurs noms et qu'ils éprouvent pour la France des sentiments qu'ils ont manifestés trop violemment durant la guerre de 1870-1871, pour que, malgré tous les regrets et les espoirs de la France, il lui soit possible de garder une illusion quelconque.

Ces noms eux-mêmes, ils s'efforcent de les germaniser, soit en en dénaturant l'orthographe, soit en les complétant par des noms bien allemands. Ainsi le général Bronsart se fait appeler Bronsart de Schellendorf. Ses descendants de la troisième ou de la quatrième génération s'appelleront de Schellendorf tout court, n'en doutez pas.

On a voulu recueillir les noms français que portent encore aujourd'hui des officiers allemands. C'est un document pénible, mais qu'il vaut la peine de constituer avant que le vent des années et des haines en ait emporté les derniers éléments.

Ils sont groupés par province d'origine, celle qu'ils indiquent eux-mêmes.

***

Le général Borell de Bernay, le général baron de Collas, le colonel de Bonin; le colonel Croce, le colonel de Roques-Maumont, le major baron Digeon de Monteton, les neuf capitaines de Bonin, les trois capitaines barons Digeon de Monteton, les capitaines Broustin, Bullé, de Chaulin, Clauson, de Colson, Gais, Fouquet, de Lasollay, les capitaines de Hermin, les treize lieutenants de Bonin, les cinq lieutenants Digeon de Monteton, le lieutenant de Hermin, les quatre lieutenants de Bojan, le lieutenant de Lasollay.

Originaires de la Picardie.

***

Le général Gabriel; Les colonels Molière, Sonheur; les majors Colligon, Bachelin, La Baume, Gabriel; les trois capitaines Gabriel; les capitaines Bachelin, de Ball, Ballan, les trois lieutenants Molière; les trois lieutenants de Ballusec; les lieutenants Gabriel, Artois, Bachelin; les deux lieutenants de Barby; les lieutenants Charet, de La Tremoire, de La Chaux; les trois lieutenants Dombois; les deux lieutenants de La Fontaine; les trois lieutenants Jay; les lieutenants d'Alton et Theyson.

Originaires de l'Ile-de-France.

***

Le colonel Boissen, les deux colonels de Hugo, le colonel Paris, les majors de Borjé, Brée, Grebin, Roudé, Bennin, Beaulieu de Marconnay, Paris, les capitaines de Barby, Bernary, Longard, de Lavergne, de Mars, Paris, de Valois, les trois capitaines de Hugo, les lieutenants Le Goullon, Grégoire, les quatre lieutenants de Hugo, les trois lieutenants de Harlin, les trois lieutenants Helblin, de L'Homme de Courbière, Jouin, les trois lieutenants Paris.

Originaires de la Bourgogne.

***

Le général Bronsart, le général de Gelieu, les colonels Corvan, de Vollard, les majors Berier, de Claer, Hellenar, Leverin, les deux capitaines de Boinebourg, les deux capitaines Bronsart, les deux capitaines Du Bois, les capitaines Coudray, de La Croix, Doin, de Montmartin, les lieutenants Le Blanc, Balan, Boimard, les sept lieutenants Bronsart, les trois lieutenants Collin, les deux lieutenants Doutrelepont, les trois lieutenants Dulon, les lieutenants Defay, de Gelieu, Romberg, Sarasin, Segond de Banchet, Perrinet de Thouvenot.

Originaires du Dauphiné.

***

Le général d'Orville, le général Vallet des Barres, les colonel de Garnier, de Renouard de Viville, baron d'Ardennes, Barbenès; les majors de Longchamps, de Senarclens-Grancey, les deux majors Vallet des Barres, les capitaines Chalons, des Coudres, Cour, de Hertell, les deux capitaines me Garnier, les capitaines Janotte, Sambatour, les deux captaines Vallet des Barres, les lieutenants André, d'Alevin, Bally, comte de Bandelin, Baudouin, les deux lieutenants Bellier de Launay, les deux lieutenants Chatenay, de Clavier, les deux lieutenants de Garnier, les deux lieutenants de Renouard de Viville.

Originaires de la Champagne.

***

Les deux généraux de Voigts de Retz; les colonels de Charnier, de Palézieux de Falconnet; les majors Charnier, de Cronsaz; les deux majors de François; les majors de Gabain, de Voigts de Retz, Valette, comte Talleyrand de Périgord; les deux capitaines de Gabain; les capitaines de Lancey, de Lorme de Saint-Ange, Marray, Pasquay, de Remessa; les trois capitaines Voigts de Retz; les deux lieutenants de François; les deux lieutenants de Gabain; les trois lieutenants de Guyonneau, les lieutenants Fournier, Gaillard; les deux lieutenants de Forcade, de Baix; les trois lieutenants Humbert; les lieutenants Jouin, Jourdan.

Originaires de la Guyenne.

***

Le général de Perponcher, le général Verdy du Vernois, ancien ministre de la guerre; les colonels Balan, de Barton, les majors Bernis, de Corbière, les deux majors de Colomb, les majors de Davans, de Goutard, Chales de Beaulieu, les capitaines Arnould de La Ferrière, Bartolain, Benary, Cabanis, Chales de Beaulieu, Davans, les deux capitaines de Colomb, les trois capitaines de Goutard, les deux capitaines de Granier, les capitaines du Plessis, de Rège, Travers, de Pressentin, les lieutenants Audouard, Bennin, Berry, de Goutard, les cinq lieutenants Charles de Beaulieu; les deux lieutenants de Baudissin, les lieutenants Le Benne, Le Beau, Dupont, de Fichard, Debeau, les trois lieutenants Coste, les deux lieutenants Courtin, le lieutenant Court, les quatre lieutenants de Guérard, les deux lieutenants Guichard, les deux lieutenants d'Hauteville, les quatre lieutenants de Monbart, du Mont, Orland, de Palmas, Passavant les deux lieutenants Le Roi, les deux lieutenants de Savigny, les lieutenants de Morval, Swaine, de Tabouillot, Theysson, les deux lieutenants du Vignau, les lieutenants Vilmar, du Vinage, de Vivie.

Originaires du Languedoc.

***

Le général de Villaume, le colonel de Villaume, le major Duvernoy, les deux capitaines de Chapuis, les capitaines Coupette, Duvernoy, Gené, les trois lieutenants Coupette, les deux lieutenants de Chapuis, les deux lieutenants Gené, les lieutenants Boismards, Boisserie, les trois lieutenants comtes Clairon d'Haussonville, les quatre lieutenants Lancelle, les trois lieutenants Jouanne, les cinq lieutenants Melchior, les lieutenants Dumas de L'Espinal, Toussaint, les six lieutenants Remy.

Originaires de la Lorraine, en particulier du Messin.

***

Les deux capitaines de la Chevallerie, les deux capitaines de Huttier, les capitaines Lambert, Lambrecht, Laporte, Pélissiers, les deux lieutenants de la Chevallerie, les deux lieutenants Berger, les deux lieutenants de Cramon, les lieutenants Corby, Delevieleuse, de Drouard, Dupré, Lamarche, les deux lieutenants Lambrecht, les quatre lieutenants Laporte, les lieutenants Meurin, Souchay, Souchon, Tourneau, Vilmar.

Originaires d'Orange.

Au terme de cette longue et douloureuse énumération, nous entendons malgré nous avec une variante le cri du poète:

N'obligez personne à s'exiler!

Que le passé serve de leçon au présent. La France n'a pas de trop de tous ses enfants!

PENSEES.

Un homme dont on dit beaucoup de mal a de grandes chances d'être un homme de valeur.

Vois tu d'un cœur de femme il faut avoir pitié
Quelque chose d'enfant s'y mêle à tous les âges.

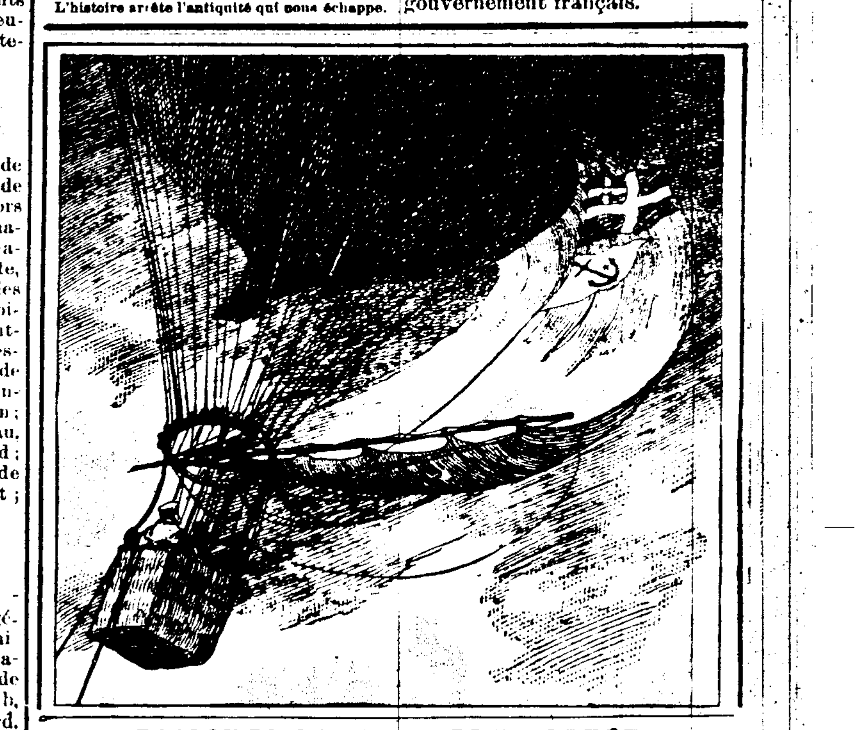
L'histoire arrête l'antiquité qui nous échappe.

LA MARCHE SUR DONGOLA.

La nouvelle de la marche sur Dongola cause une vive émotion en Egypte.

On se demande ce que vont devenir les finances égyptiennes, l'expédition ayant déjà coûté cinquante millions. C'est la ruine du pays, le gouvernement anglo-égyptien étant obligé de faire des combinaisons onéreuses qui compromettent tous les services.

On ignore quelles résolutions cette expédition va suggérer au gouvernement français.



BALLON DE L'EXPLORATEUR ANDRÉE.

Souvent les lecteurs de l'*Abeille* ont été entretenus de l'exploration Andrée au Pôle Nord. En leur mettant aujourd'hui sous les yeux un modèle de cet aérostat, rappelons-leur la série d'accidents tragiques qui, dans la même journée, coûtèrent la vie à deux aéronautes et en blessèrent cinq autres, et qui aura du moins démontré la nécessité impérieuse de se préoccuper de l'inspection du matériel et de la surveillance des voyages en ballon.

A ce propos, nous avons déjà annoncé qu'une commission officielle aéronautique allait être nommée et soumise à l'approbation de M. le préfet de police. Cette commission aura pour mission principale de réprimer les audaces inutiles des "aéronautes amateurs" qui, pour le seul plaisir d'amuser la galerie, vont risquer stupidement leur existence dans des ballons en papier, sans le plus petit profit pour la science.

On comprend à la rigueur que MM. Ekhoin et Strindberg—dont on annonce le départ—fassent le sacrifice de leur vie pour aller en ballon à la découverte du pôle nord. Mais on ne voit pas l'utilité d'ascensions semblables à celles qui marquèrent si tristement l'orageuse journée du 26 juillet dernier.

Malgré tous les progrès déjà réalisés en un siècle, la science aérostatique, il faut bien l'avouer, est encore dans l'enfance. Elle ne rencontrera sa véritable utilité et ne présentera de sécurité pour ses adeptes que le jour où l'on trouvera enfin un moyen pratique de diriger les ballons. Ce moyen, on a cru, à diverses reprises le posséder: des milliers d'ascensions ont été osées et cependant les espérances du premier jour n'ont pas été réalisées. L'aéronautique est restée un amusement pour le plus grand nombre, un vulgaire métier pour quelques-uns. Mais, à deux exceptions près—l'art de la guerre et les observations scientifiques—l'humanité n'a pu encore l'employer à ses besoins.

C'est Joseph Montgolfier, fils d'un riche fabricant de papier à Vidalon-les-Annonay, qui eut la première idée des ballons. On raconte diversement comment elle lui vint, les uns disent que c'est en voyant monter au plafond le jupon de Mme Montgolfier, sa mère, jupon qu'on faisait chauffer pendant l'hiver sur un mannequin d'osier. Suivant d'autres, Joseph, étant à Avignon, cherchait au coin de son feu le moyen d'entrer à Gibraltar, alors assiégé par les Anglais, lorsqu'il vit une feuille de papier, échauffée par le foyer, monter dans la cheminée avec la fumée. Quelque soit la part de la légende dans toutes ces histoires, la première machine aérostatique fut construite en 1783 et expérimentée avec succès devant "Messieurs des Etats-Généraux du Vivarais."

Montgolfier eut bien vite un imitateur. Il y avait alors à Paris un jeune professeur, déjà connu pour son imagination et son habileté, le physicien Charles, qui eut l'idée d'emplir son ballon d'hydrogène, gaz qui est cinq fois et demi moins lourd que l'air. Le 25 août 1783, au Champ de Mars, au milieu d'une foule immense, au bruit du canon et par une pluie battante, le premier aérostat à gaz fut abandonné à lui-même. Il monta rapidement, entra dans un nuage et se perdit dans l'espace. Il alla tomber à Gonesse: ce n'est pas le moins curieux de son histoire." En voyant cette masse informe, dit Faujas de Saint-Fond, professeur au Muséum, écrasée sur la terre, à demi gonflée, s'agitant au vent, on la prit pour la peau d'un animal monstrueux. Elle fut exorcisée, attachée à la queue d'un cheval et traînée. Le plus courageux des assistants lui tira deux coups de fusil et de la blessure s'échappa comme un soupir, avec une diabolique odeur. Le ballon fut découpé, déchiré, haché, et quand on vint de Paris pour le recueillir, il n'en restait que des débris."

Le principe était trouvé: l'application ne se fit pas attendre. Le 17 octobre 1783, Montgolfier, accompagné du marquis d'Arlandes, traversait en ballon Paris tout entier et descendait au moulin de Croulebarbe. Un mois plus tard, Charles partait à son tour du jardin des Tuileries. Il avait perfectionné sa machine, inventé la soupape, le lest, le filet, la nacelle, rendu l'enveloppe imperméable et accéléré le remplissage. L'art de l'aérostation était arrivé à un degré de perfection qui n'a guère été dépassé.

---

quette, pour vous mystérieuses, suffiraient à m'éclairer, car ces caractères sont ceux qui nous servent à écrire la langue indoue.

—Alors?.... questionna avec un redoublement d'anxiété M. Pélissier-Lagarde.

—Alors, j'y ai vu que le liquide absorbé par mon malheureux maître n'était autre qu'un poison bien connu dans mon pays et dont quelques gouttes à peine sont suffisantes pour donner une mort immédiate, et d'ailleurs sans souffrances......

Jacques était atterré.... Pour tant il ne se rendit pas encore.

—N'importe! fit il avec autorité, il faut tout de suite aller chercher un médecin et avertir, comme il est d'usage, le commissaire de police.

—Pour le commissaire de police, c'est fait.

—Ah!.... s'exclama M. Pélissier-Lagarde.

—Oui, reprit l'Indou.

La lettre que j'allai porter sur l'ordre de M. le docteur lui était adressée..

En ce qui concerne le médecin il m'a ordonné de n'en déranger aucun.

—Comment!.... mais alors, mon frère vous avait fait connaître son projet!....Et vous ne m'avez pas prévenu.... vous ne vous y êtes pas opposé?....

Oh! tout cela est bien incompréhensible!....

Kâlouth, dédaignant sans doute, de relever cette quasi-accusation, se contenta de tirer de sa poitrine une feuille de papier, qu'il présenta, ouverte, à son interlocuteur.

—Tenez, prononça-t-il, veuillez lire, monsieur, ce que M. le docteur a lai sé à mon adresse

Je pense que vous reconnaîtrez son écriture....

C'est presque un testament....

J'ai cru devoir m'y conformer, car chez nous autres Indous les volontés d'un mort sont sacrées...

J'ai trouvé cette feuille, à mon retour, sur le bureau de mon maître....

M. Pélissier-Lagarde saisit le papier que lui tendait le serviteur, et lut à voix haute:

"Mon cher Kâlouth,

"Je te remercie de ton dévouement, je dirai plus, de l'affection réelle, que tu m'as toujours manifestée.... En témoignage de ma gratitude, je te lègue:

"1. Les deux mille francs que "que tu trouveras dans le tiroir "du haut, à droite de la table sur "laquelle j'écris pour la dernière "fois;

"2. Le produit qu'on pourra "réaliser par la vente de tout ce "qui m'appartient....

"La vie m'ennuie, et je vais "mourir.

"Pardonne-moi de ne pas t'avoir fait part plus tôt du projet "que j'avais conçu....

"Certainement tu aurais tenté "de m'en dissuader, et même d'en "empêcher la réalisation.

"Mes dispositions sont prises "au point de vue légal; la lettre "dont je viens, de te charger "avertit le commissaire de police, "qui viendra demain matin avec "un médecin comme c'est l'usage, "pour procéder aux constatations.

"Jusque-là, j'entends qu'on "laisse ma misérable carcasse en "repos.

"Tous les soins, du reste, se"raient superflus....

"Tu sais bien que je ne suis pas "homme à me donner le ridicule "d'un suicide avorté.

"Voici donc ce que tu auras à "faire aussitôt rentré.

"Tu enverras un télégramme à "mon frère en évitant toutefois "de lui dire que je suis mort, afin "de ne pas lui porter un coup "trop dur. Annonce lui que je suis "à toute extrémité, si tu veux. Il "viendra dès ce soir, j'en ai la "certitude....

"Quand il m'aura vu—pauvre "Jacques!—conduis-le dans mon "magasin, où il trouvera sur la "cheminée une lettre à son adres"se et une autre destinée à mon "père....

"Mon frère est assez riche pour "renoncer à ma maigre succes"sion et il respectera mes volon"tés dernière....

"Je te recommande à lui.

"Ton avenir est donc assuré, "quoi qu'il arrive.

"Adieu, mon cher Kâlouth!

"Ton maître affectionné.

"GEORGES PÉLISSIER."

Quant il eut achevé cette lecture navrante, M. Pélissier-Lagarde sans mot dire prit le flambeau et précéda l'Indou dans le cabinet de travail du docteur.

Il ne pouvait plus, hélas, concevoir le moindre doute sur la parfaite sincérité de Kâlouth....

D'une main tremblante, il décacheta la triste missive laissée à son intention.

"Mon cher Jacques, avait écrit le suicidé:

"Je vais te causer un grand "chagrin, j'en suis sûr, mais vrai"ment, vois-tu, je préfère m'en "aller.

"J'ai, sauf deux mille francs "environ, dépensé tout l'argent "qui pouvait me revenir.

"Ne te récrie pas! je sais bien "que j'aurais pu user, tant qu'il "m'aurait plu, de ta propre for"tune; mais je n'ai pas eu un "instant la pensée de mettre ta "générosité à contribution.

"Il n'aurait su me convenir de "vivre aux croûtes d'un autre: "cet autre fût-il le frère bien"aimé et si plein de sollicitude "que tu t'es montré pour moi en "toutes circonstances....

"J'aurais pu aussi gagner, et "très largement, mon pain, en "me créant une clientèle, en exer"çant pratiquement, comme dit "notre père, ma profession de "guérisseur, dans laquelle, je me "plais à le penser, je ne suis pas "tout à fait le premier venu.

"Eh bien! non, je ne m'en sens "pas le courage....

"Pour tout confesser, j'en ai "assez de l'existence où, désor"mais, je ne saurais plus trouver "grand'chose d'imprévu.

"Plutôt que d'y traîner mon "ennui, j'aime mieux disparaître, "en vieux philosophe désabusé "que je suis......

"Personne, crois-le bien, en de"hors de toi.... de vous autres, "veux-je dire, n'aura à souffrir "de ma sortie de ce monde......

"Personne même ne s'en aper"cevra.

"Dans quelques minutes, ce "sera fini.

"Quelques gouttes d'un liquide "dont le goût n'a rien de dé"sagréable.... et un sommeil "sans souffrances m'aura rayé de "la liste des humains.

"Adieu donc, mon bien cher "Jacques.

"Embrasse affectueusement "pour moi ta femme, ton fils, tous "ceux enfin que j'aimais autour "de toi.

"Apprends ma mort avec mé"nagement à notre père et ne lui "donne pas sans quelque circon"locutions la lettre par laquelle "je lui demande pardon, à lui "comme à toi, de le quitter ain"si....

"Le mieux, peut-être, serait de "détruire la lettre et de lui lais"ser croire, à ce pauvre vieux, "que la cause de mon décès est "naturelle....

"Un accident de voiture,—c'est "si fréquent à Paris,—l'explique"rait admirablement....

"Enfin, fais pour le mieux de ce "côté....

"Ah! une recommadation en"core: elle concerne Kâlouth, le "brave Indou qui me sert depuis "plusieurs années, et dont j'ai pu "apprécier en maintes circonstan"ces la fidélité absolue et le dé"vouement en éveil....

"Je serais heureux si tu pou"vais, à un titre quelconque, l'at"tacher à ta maison ou à ta per"sonne....

"Adieu encore, et de tout "cœur......

"GEORGES PÉLISSIER."

Jacques pleurait maintenant à chaudes larmes.... attendri plus encore qu'écrasé par l'intensité des souvenirs qui assaillaient son esprit.

Il se remémorait les années d'autrefois.... de longtemps, années heureuses, passées dans une étroite intimité avec l'insensé qui s'en allait si tragiquement: l'enfance première, le collège, les petites souffrances et les grandes joies de l'adolescence partagées avec ce frère du même âge que lui, les jeux communs, les études communes; enfin les mille détails touchants qui vous reviennent en foule quand on a sous les yeux, perdus immédiatement, les êtres que l'on avait pris la douce habitude de chérir....

Parvenus à l'âge d'hommes, les deux frères avaient été séparés, il est vrai, par les hasards de la vie, et pendant des années, quelquefois, s'étaient trouvés sans contact et même sans nouvelles l'un de l'autre....

Mais on conservait l'espérance de se revoir un jour....

Et maintenant, de tout cela, rien.... rien que la sensation poignante de cette mort volontaire d'un homme jeune, vigoureux, intelligent, pourvu de mille précieuses qualités qui lui eussent assuré pour longtemps encore une existence tranquille, honorée, brillante même s'il l'eût voulu....

La lettre en mains debout, immobile au milieu de la pièce, Jacques resta longtemps ainsi absorbé dans ses tristes réflexions......

Un mouvement de Kâlouth derrière lui le rappela au souci des choses matérielles......

Il se retourna.

—Ah mon pauvre Kâlouth, gémit-il, combien tout cela est lamentable, et que nous sommes malheureux!

—Monsieur est bien bon, répliqua un peu amèrement l'Indou, qui avait encore sur le cœur les soupçons auxquels M. Pélissier-Lagarde avait paru s'arrêter tout à l'heure...... monsieur est bien bon de s'apercevoir que j'existe et de daigner associer dans une expression commune sa propre douleur à celle d'un pauvre diable tel que moi.

—Allons, Kâlouth, fit l'excellent Jacques, ne m'en veuillez pas si j'ai pu un instant douter de votre zèle....

Je vous fais réparation, persuadé à l'heure actuelle que dans la catastrophe qui désespère notre famille il n'y a eu rien de votre faute.

Mon infortuné frère avait pris trop soigneusement, hélas! ses précautions pour que votre défiance aussi bien que notre sollicitude ne fussent pas trompées.

—Le fait est, s'exclama l'Indou avec force, que si j'avais pu prévoir....

Jacques se dirigea vers la porte et sans ajouter un mot désormais revint auprès de son frère, qu'il baisa pieusement au front.

Puis il fit signe à Kâlouth de lui rouler tout près du lit un fauteuil où il s'installa pour veiller le mort....

A ses pieds l'Indou se jeta à genoux, et le visage courbé sur la main du cadavre, resta en cette posture, absorbé par le sentiment d'une douleur dont le plus méfiant, certes, n'eût pas songé à mettre en doute la loyauté.

III

Tandis que s'accomplissait, dans le logis du docteur Pélissier, la scène dont nous venons de retracer les péripéties, tout près de là un autre personnage en subissait, en quelque sorte, le contre-coup..

De la paisible maison de la rue d'Ulm où nous avons introduit le lecteur, le dernier locataire depuis longtemps était rentré....

Nul bruit ne troublait le morne silence de la nuit.

Aucune lueur ne filtrait à travers les persiennes uniformément closes des innombrables appartements sur lesquels la mère Camus exerçait sa surveillance.

A y regarder avec attention pourtant, le curieux qui se fût glissé dans le vaste jardin qui formait, à l'intérieur de la maison, une cour verdoyante, eût remarqué une raie de lumière zébrant l'obscurité de la haute façade à la hauteur du troisième étage.

La fenêtre à travers laquell , par la fente du volet mal joint, apparaissait ce rayon, s'ouvrait dans le corps de logis même où habitait le docteur Pélissier; mais le docteur occupait un grand appartement prenant jour sur la rue, tandis que cette fenêtre éclai-